

OLIVIER BESANCENOT

TOUT EST À NOUS!



Facteur et candidat de la LCR à la présidentielle



Extrait de la publication

Tout est à nous !

Olivier Besancenot

Tout est à nous !

*Facteur et candidat de la LCR
à la présidentielle*

**DENOËL
IMPACTS**

**Ouvrage publié sous
la direction de Guy Birenbaum**

**© 2002, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN : 2-207-25309.0
B 25309-1**

À Andrés

Portrait

*par Valérie Astruc*¹

Quelques-uns, en apprenant la nouvelle dans les journaux, ont d'abord cru à une plaisanterie. « Candidat à la présidentielle ? T'as 27 ans ! T'as aucune chance ! Qu'est-ce que tu vas foutre dans cette galère ? » D'autres, manifestement moins informés, lui demandent : « T'es le candidat de La Poste ? » Question pas franchement encourageante. L'intéressé apprécie modérément, lui qui avait consciencieusement préparé sa première conférence de presse et sa première intervention télé. Très affecté, il s'en retourne voir Alain Krivine : « Au bureau, ils l'ont mal pris ! Est-ce que je ne suis pas ridicule ? » Grave interrogation bien de son âge, inquiétude légitime aussi puisqu'il réalise, en ces premiers jours de l'été 2001, que les neuf mois à venir ne vont pas être une partie de plaisir. Les doutes d'Olivier Besancenot méritent tout de même attention, lui qui va défendre les couleurs d'un parti, la Ligue communiste révolutionnaire, perçu

1. Valérie Astruc est journaliste politique à Canal +.

à tort ou à raison dans l'opinion publique comme monolithique et sûr de sa cause. D'ailleurs, il n'y a qu'à se reporter à Alain Krivine qui s'émerveille des angoisses de son poulain : « Je préfère un gars comme ça plutôt que quelqu'un d'acier. »

Mais les médias embrayent sur le thème « le jeune de la LCR, c'est pas du sérieux ». Sur France Inter, une concierge à qui le jeune postier vient de remettre un courrier est interviewée : « Quoi, mon facteur candidat à la présidentielle ? » S'ensuit un long éclat de rire... En écoutant la radio, l'intéressé aurait pu se vexer tout comme il pourrait se froisser quand les commentateurs politiques l'appellent uniquement par son prénom alors que les autres candidats sont traités avec plus de respect.

Mais, passé les premiers doutes, Olivier Besancenot a décidé d'en rire. L'humour et la repartie facile étant ses armes privilégiées, il évacue désormais la question en proclamant : « Je suis l'anonyme qui fait campagne pour les anonymes ! » Le Petit Poucet à l'assaut des ténors de la politique, l'inconnu va-t-il un jour devenir quelqu'un ? *A priori*, c'est plutôt mal parti. La classe aux 500 signatures, étape indispensable pour concourir à l'élection, a plutôt ressemblé à un chemin de croix. Qui plus est, sa candidature ne rassemble même pas la famille trotskiste puisque Arlette Laguiller a choisi de faire cavalier seul. Initialement d'ailleurs, la Ligue voulait un front uni pour la présidentielle. Mais Lutte ouvrière ayant balayé d'un revers de main les offres de services du « parti frère », il a bien fallu se

résoudre à présenter un candidat : nécessité d'exister, même seul... Alors ils se sont tournés vers Olivier : le jeune postier face à la pré-retraîtée du Crédit Lyonnais, ça tranche ! D'autant qu'Arlette fait peut-être là son dernier tour de piste et que la relève manque à LO. Le candidat anonyme au service des anonymes pourrait donc bien un jour devenir populaire : il ne cherche ni la célébrité ni le pouvoir et ses fastes, il lui arrive de douter, c'est donc précisément son côté anti-héros qui va peut-être donner un coup de vieux aux professionnels de la politique que l'opinion ne connaît que trop.

1969-2002 : du candidat bidasse au candidat facteur

La Ligue qui se voyait vieillir faute de troupes fraîches, à force de rêver au Grand Soir sans que jamais il n'advienne, s'est donc trouvé une descendance. Merveilleux Olivier prêt à reprendre le flambeau trotskiste pour cette présidentielle qu'Alain Krivine lui-même avait laissée tomber en 1981 faute de signatures. En 1974, son score frisait le ridicule avec 0,36 % des voix. En 1969, pour sa première participation, il n'avait guère fait mieux : 1,06 %.

1969-2002 : plus rien n'est comme avant. 1969 : Alain Krivine, encore auréolé de son combat de Mai, sort de la caserne où il effectuait son service militaire pour se jeter à corps perdu dans la bataille présiden-

tielle. 2002 : Olivier Besancenot, tout juste venu de nulle part, n'a guère que dix ans de militantisme dans l'ombre des antiracistes, des antimondialisation et des sans-papiers à proposer aux électeurs.

Quand Alain Krivine, la grande gueule du secteur Lettres de la Sorbonne, apparaît sur les écrans de la campagne officielle, sa tête comme son phrasé révolutionnaire évoquent un temps tout proche et encore brûlant. Olivier Besancenot, lui, a certes animé la grève lycéenne de 1990, mais au fin fond de la Normandie dans un bahut de Louviers, pas à Paris. En 1995, il emmène les étudiants de Nanterre grossir les rangs des opposants au plan Juppé, mais ce n'est jamais lui que l'on retrouve en tête d'une grande délégation sur les perrons ministériels exposés aux photographes.

En 1969 encore, Alain Krivine, lunettes et costume-cravate, dénonce avec des trémolos dans la voix la « farce électorale ». En cet automne de précampagne, Olivier Besancenot, jean-baskets, look passe-partout, prend la présidentielle pour une tribune où il s'exprime sans fioritures : léger accent de banlieue, ironie aux lèvres, langage simple et direct. « S'adresser aux anonymes ! » doit-il constamment se répéter.

Mais il a fallu du temps aux trois compères, Alain Krivine, François Sabado et Léonce Aguirre, pour convaincre Olivier d'accepter de porter les couleurs trotskistes à l'élection présidentielle. Quand la jeune pousse a fini par céder, c'était à une condition : qu'on

l'aide, forcément. Promis donc, pour chaque meeting, un « vieux » l'accompagnera et, pour sa première grande émission de télévision sur France 3, Alain Krivine posera à ses côtés. Grave erreur : les commentateurs ont vite fait de ranger Olivier dans le rôle du fils d'Alain Krivine. Depuis, il veille à se montrer seul devant les caméras. Dans les manifs, l'éternel porte-parole Krivine est désormais préposé aux têtes de cortège, le candidat Besancenot restant à l'arrière, dans le carré LCR. Entre eux pourtant, la complicité règne. Au téléphone, l'aîné traite le jeune de « petit con », le jeune réplique, mi-ironique, mi-amical, par un « grand con » : rien de vulgaire, juste de quoi rappeler l'écart des générations et malgré tout la proximité, un peu comme en famille. Mais Olivier clame à qui veut l'entendre qu'A.K. (c'est son surnom) n'est ni son père en politique ni son mentor. Parce qu'il a 27 ans et un visage poupin, on pourrait bien ne pas le croire. En fait, notre garçon est mûr et précoce, la politique l'a pris presque au berceau et sa maturité l'amène à fréquenter bien plus âgé que lui.

Le fils et ses pères

Son père, Michel, aurait pu apprendre dans les journaux la candidature de son fils. Par affection, Olivier l'a quand même mis dans la confiance, mais seulement quelques jours avant l'officialisation. Car le rejeton cloisonne : « J'ai jamais parlé en famille de ce

que je faisais en politique. Il faut toujours avoir un endroit où l'on ne parle pas de ça. » Sage précaution d'un jeune qui sait équilibrer sa vie, qui cultive même plusieurs vies.

L'attitude du père envers son fils pourrait donc se résumer par ce très classique adage : « Passe ton bac d'abord ! » Prof de collègue marqué à gauche, il se méfie pourtant des engagements politiques. Combien de fois Olivier l'a-t-il entendu lui reprocher de « passer trop de temps là-dedans ». Mais parfois, il sait se montrer fier de ce fils cadet. Quand celui-ci remplit les cars pour emmener son lycée manifester à Paris en 1990, il signe sans hésiter les mots d'absence. « Tout comme mon père a applaudi mon frère aîné qui faisait grève contre la loi Devaquet en 1986, il m'a aussi applaudi à ce moment-là. C'est sa manière à lui de se montrer encourageant. »

Milieu plutôt protégé, donc. La mère est psychologue scolaire, la famille a quitté la banlieue parisienne pour s'installer en pavillon avec jardin sur les hauteurs de Louviers. Olivier n'a connu ni la pauvreté ni la souffrance, sa révolte vient donc d'ailleurs. Un rituel familial a certainement joué un rôle dans son cheminement politique : chaque dimanche, les Besancenot se retrouvent à Levallois, dans l'appartement de la grand-mère où vécut aussi maman Berthe, l'arrière-grand-mère d'Olivier. Toutes deux lui racontent leur attachement viscéral à Levallois, la ville de l'automobile, ville ouvrière par excellence, même s'il n'en reste plus grand-chose aujourd'hui.

Maman Berthe dans sa jeunesse fut couturière et se laissa parfois tenter par le vote communiste. « Elle incarnait les valeurs des gens modestes qui ont des petits revenus. À table, elle évoquait sa fierté d'avoir vu sa fille devenir institutrice alors qu'elle-même était orpheline, sa fierté de voir ses descendants ne jamais manquer de rien. J'aimais la questionner sur son histoire et sur l'Histoire, le Front populaire, la Commune, la guerre. » Pour Olivier, la politique prend chair dans ces échanges dominicaux où les idées se mêlent aux récits plus personnels. « Tu tires progressivement les ficelles », analyse-t-il aujourd'hui, admettant que sa famille lui a donné une toile de fond politique.

À travers ce prisme familial, son regard s'éclaire peu à peu sur le monde, un monde qu'il ne perçoit pas encore comme divisé entre les riches et les pauvres. Ce qui le touche davantage, ce sont les injustices – comme ce « jeune beur buté par un facho » dans une cité de Louviers non loin de chez lui. Nous sommes en 1986, l'époque où SOS-Racisme commence à avoir du succès auprès des jeunes. Olivier, comme beaucoup de ceux de sa génération, arbore la fameuse petite main jaune. Âgé de 14 ans, il aurait pu tomber entre les mains du PS qui soutenait en sous-main le mouvement – mais à Louviers, nul militant socialiste à l'horizon. Sur sa route, un sympathisant de SOS-Racisme venu d'une autre organisation, la Ligue communiste révolutionnaire, se charge de le recruter. Il s'appelle Pierre Vandevorde. La quarantaine passée, écharpe

rouge et lunettes d'écaille, ce prof d'allemand au collègue traîne auprès des élèves et de leurs parents une solide réputation d'activiste politique. Et naturellement, c'est vers lui que se tourne Olivier. Il sera son premier père en trotskisme, malgré les mises en garde répétées de Michel à la maison : « Fais attention, il va te bourrer le crâne ! » « Si Olivier avait croisé une autre personne aussi charismatique sur sa route, peut-être aurait-il pris un autre chemin politique », reconnaît François Sabado, l'un des dirigeants de la Ligue. Mais à Louviers, le seul dont les talents de pédagogue puissent vraiment attirer les jeunes en quête d'idées et d'engagement, c'est Pierre. D'autant qu'il est à portée de cartable puisqu'il enseigne dans l'établissement d'Olivier.

Pierre accueille à bras ouverts cet adolescent à la fois curieux, vif et prêt à la déconne. « C'était un militant parfaitement rentable, pour parler le langage des patrons », dira de lui le prof, toujours membre actif de la Ligue. Le petit élève de troisième ne demande qu'à comprendre, apprendre et agir. Le marxisme, la Commune, la question palestinienne, tout y passe, mais ce que recherche surtout Olivier, ce sont des conseils pratiques, des modes d'emploi pour remuer le petit monde qui l'entoure. Il apprendra de lui comment organiser une AG – sa première – trois jours à peine après son entrée au lycée. « Tu distribues d'abord un tract le matin appelant les élèves à se retrouver sous le préau à la récré. Une fois qu'ils sont réunis, tu viens avec ton mégaphone planqué sous ta

veste – et si le proviseur te surprend et cherche à te le confisquer, tu n’as qu’à dire que ce mégaphone appartient à l’union locale CGT et qu’ils ne seront pas contents. » Le proviseur tente effectivement d’empêcher l’effronté de prendre la parole, mais la réponse fuse : « Vous, le jour de la rentrée, vous aviez aussi un mégaphone ! » lance Olivier, animé encore une fois par ce sentiment d’injustice. Succès garanti auprès des élèves qui sifflent longuement le proviseur. « J’étais épaté. Il tenait tête sans même s’énerver », se souvient Erim, son meilleur pote d’alors. Le tout jeune leader, d’une main tremblante, se met donc à bramer dans le mégaphone – « bramer », l’expression lui est désormais chère.

« Les trois années de lycée seront mortelles », raconte avec bonheur notre candidat à la présidentielle. Avec son copain kurde Erim, il remplit les cars pour aller aux concerts de Renaud, organise des cafés politiques, met de nouveau son lycée en grève avec pour mot d’ordre : « Des sous pour l’école, pas pour la guerre du Golfe. » Mais Olivier ne profite pas de sa petite notoriété pour s’ériger en grand seigneur. Ni donneur de leçon, ni caïd survolté, ni prêcheur touché par la grâce, le jeune agent d’ambiance politique aime surtout « quand ça pète », car « ce qui change la conscience des gens, c’est quand il y a une grande mobilisation ». La manif et la grève sont l’alpha et l’oméga de l’apprenti trotskiste.

Pierre Vandevoorde l’encourage encore. « Il avait une curiosité extraordinaire et je lui donnais des

choses vivantes à faire. » En 1991, l'usine Renault Cléon, non loin de Louviers, se met en grève. Olivier, qui jusque-là s'activait surtout dans son lycée, se laisse emmener (plutôt à reculons) devant les piquets de grève pour voir ce qu'est un mouvement ouvrier. Sur place, il retrouve un militant de la Ligue, Gerbo, un des leaders du cru. Avec lui, il chantera *L'Internationale* dans l'usine. « Ça n'a rien à voir avec *L'Internationale* chantée dans un meeting », affirme-t-il aujourd'hui, se souvenant aussi de Gerbo en pleurs le jour où les CRS mettent fin à la grève. « T'as ça dans les tripes pour toujours. »

Car Olivier n'est pas un rat de bibliothèque. Il préfère les soirées de collage avec Gerbo et Tonio, les deux copains ouvriers, il préfère les tournois de baby-foot avec son pote Erim. Avec lui, il tirera sur quelques pétards, s'amusera à tagger sur les murs, mais apprendra aussi de son ami ce qu'est la dure condition d'un fils d'immigré kurde vivant dans une cité-ghetto. Erim l'interpellera souvent sur le mode « T'es un fils de petit-bourgeois ». Piqué au vif, Olivier n'aura de cesse de lui prouver à quel camp il appartient.

Évidemment, Olivier a flirté un temps avec la galère, les soirées trop arrosées et la fumette. Pierre se rappellera alors à lui. « La politique, c'est trop sérieux. Il faut choisir. Tes histoires d'ado, c'est plus compatible. » Olivier fera sans trop de réticence le bon choix, touché par quelques exemples frappants, celui notamment de Gerbo qui perdit trois semaines de salaire pour avoir fait grève chez Renault.

Le bac en poche, cap sur Paris et la fac de Nanterre. « Je quitte la zone, la galère, ça me fait du bien. Je me remets à bouquiner, à faire du sport. » Jusque-là, Olivier n'avait de responsabilités qu'au sein des Jeunesses communistes révolutionnaires, la branche jeune du parti. Or c'est à cette époque que la Ligue, décidée à réagir face à l'hémorragie militante et au vieillissement de ses cadres, fait entrer un quota de jeunes dans ses organes dirigeants. C'est ainsi qu'Olivier entre vite au comité central. Il y découvre les fameux débats de tendances qui agitent l'appareil du parti.

Pierre défendait alors l'alliance avec Lutte ouvrière contre la majorité de la Ligue qui faisait les yeux doux aux dissidents communistes, à tous les radicaux en rupture de ban. Naturellement, Olivier est sur la même ligne. Pour lui, soutenir Arlette Laguiller, c'est espérer renforcer le poids de l'extrême gauche et, partant, porter la crise au sein du PC, plutôt que perdre son identité en s'alliant avec des réformateurs.

Arrivé à Paris, il reste fidèle à cette tendance minoritaire. Il aurait pu par facilité et compte tenu de son âge (18 ans) passer dans le camp majoritaire pour gagner plus de confort. Mais ses convictions l'emportent. Se noue alors une solide amitié avec Léonce Aguirre, la quarantaine, chef de file de cette tendance baptisée « R! » comme Révolution.

Le courant passe entre Olivier et Aguirre. Tous deux vont affronter dans d'interminables discussions les tenants de l'alliance avec les réformistes. Avec

Léonce Aguirre, Olivier fait ses premières armes dans les instances dirigeantes de la Ligue : comité central en 1996 puis bureau politique en 1998, à l'âge de 23 ans. « Au début, j'ai eu l'impression de débarquer, se souvient Olivier, je n'étais pas fils d'universitaire, j'arrivais de Louviers, j'étais complexé face à ces vieux routiers. Ils étaient trop hauts socialement dans ce qu'ils disaient, leurs débats étaient souvent hermétiques. » Comme quoi la réputation de parti d'intellos révolutionnaires n'est pas surfaite... Évidemment, Olivier laisse passer quelques réunions avant d'intervenir, puis il se met à leur répondre. Léonce Aguirre le forme et l'encourage. « Il était timide au début. Et puis progressivement il s'y est mis – sans emballer, toujours de manière mesurée avec pour souci permanent d'éviter les conflits inutiles. »

Alain Krivine est alors dans le camp adverse. « Il sentait qu'il avait affaire à des gros matous, ce qui montre bien qu'il avait déjà un certain sens politique. Puis il a vite pris part aux débats. Il ne s'exprimait pas à coup de slogans mais de manière posée, raisonnable, sans jamais crier. Ça m'étonnait pour son âge. En fait, il nous jugeait avec un regard d'adulte. Avoir cette distance-là en politique, c'est capital. » Au beau milieu de ces bagarres idéologiques et tactiques, Alain Krivine repérera vite ce jeune capable de faire entendre ses vues sans jamais basculer dans « une attitude fractionnelle ». Les affrontements cesseront avec les européennes de 1999, Arlette Laguiller redevient l'alliée numéro un de la Ligue. Olivier entre alors dans la famille, celle des dirigeants historiques.

Olivier Besancenot a 27 ans. La politique n'est pas son métier : il est facteur. Pourtant il est bien le candidat de la LCR – la « Ligue » – à l'élection présidentielle. Pour que le monde du travail et la jeunesse s'invitent dans le débat, avec leurs révoltes, leurs aspirations et leurs propositions.

Tout est à nous! n'est pas une autobiographie : Olivier n'en a pas encore l'âge ! Ni un manifeste : « Mon grand projet pour la France et le Monde », ce n'est pas son genre ! Plutôt un itinéraire militant, court (forcément !) mais bien rempli, qui conduira le lecteur des grands rassemblements contre la mondialisation libérale (Nice, Porto Alegre, Gênes) au casier de tri postal, en passant par la fac, la supérette et le Parlement européen. Avec un fil conducteur : exprimer dans un langage contemporain, direct, les combats multiples qui agitent la société, contre les licenciements et l'exploitation, pour la redistribution des richesses et l'égalité des droits. Et une conviction : si ceux d'en bas s'y mettent vraiment, alors un autre monde est possible...

B 25309.1  01.02
ISBN 2.207.25309.0
13,50 €

Extrait de la publication

